

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 29, RUE PIAT — PARIS (20^e) (Métro : Pyrénées)

Action directe et plans

C'était écrit. La capitulation des organisations syndicales devant les décrets-lois, rognant une nouvelle fois les traitements et salaires des fonctionnaires et travailleurs des services publics, devait inévitablement permettre aux magnats de l'industrie privée de tenir, à leur tour, la même opération sur leurs exploitations.

Pourquoi se seraient-ils gênés, l'exemple ne vient-il pas d'en haut ? L'Etat-patron n'a-t-il pas, lui-même indiqué la marche à suivre ? Les gardes mobiles (chers aux chefs socialo-communistes) ne seront-ils pas, comme à Brest et à Toulon, aux côtés des exploiteurs pour, au besoin, écraser dans le sang toute vétérance de révolte ouvrière ?

C'est en vertu de ces précédents, confirmant d'ailleurs une vieille tradition, que le patronat, après quelques tentatives isolées, semble aujourd'hui vouloir déclencher une offensive générale.

Cependant, instruits eux aussi par de récentes et douloureuses expériences, les travailleurs ainsi attaqués dans leurs conditions de vie déjà si limitées, ont réagi vigoureusement contre les prétentions patronales.

En de nombreux endroits, des mouvements grévistes ont éclaté, qui durent déjà depuis plusieurs semaines. Ce sont les travailleurs de Lille-Roubaix : les tisseurs de L'Homme ; les mineurs de La Mure (Isère) ; les ouvriers des chantiers navals de Penhoët (Saint-Nazaire). D'autres encore comme les ouvriers agricoles de Cruzy (Hérault) défont contre les gros viniassiers leurs salaires tombés à 14 fr. par jour.

Signalons aussi la belle riposte des 5.000 dockers de Marseille contre les brimades dont ils étaient l'objet.

Tous ces mouvements, spontanément déclenchés, démontrent la volonté de lutte de la classe ouvrière, excédée par les spoliations multiples par lesquelles en entendent faire supporter tout le poids de la crise provoquée par le capitalisme.

Verra-t-on, comme à Brest et à Toulon, les dirigeants syndicaux tenter de freiner la réaction ouvrière pourtant si légitime ? On pourrait le craindre, par l'exemple de Lille, où le comité de grève, sous l'influence de la municipalité socialiste, avait conseillé la reprise du travail à des conditions inacceptables. Il fut heureusement dénoncé par l'ensemble des grévistes qui votèrent la continuation de la grève jusqu'à complète satisfaction.

En cette période pleine de dangers, où les libertés les plus élémentaires et la dignité ouvrière sont jouées aux pieds, ils doivent se convaincre que c'est seulement dans la mesure où ils se montreront capables de faire aboutir leurs revendications immédiates qu'ils feront reculer les fauteurs de guerre et de fascisme.

Les plans les plus osés de rénovation sociale, voire de transformation sociale resteront lettre morte si préalablement la classe ouvrière n'a pas su imposer sa volonté dans l'action quotidienne.

Plus que jamais « entre eux et nous » c'est une question de force ! : voilà ce qu'il faut constamment répéter aux timorés et aux naïfs qui veulent mettre la charme devant les bœufs et qui prétendent s'immiscer dans la gestion des moyens de production et d'échange, détenus par le capitalisme, alors qu'ils sont incapables de sauvegarder leurs droits acquis.

Ceux qui veulent orienter le mouvement syndical à la remorque d'un gouvernement quelconque et qui se réclament de l'indépendance du syndicalisme, les travailleurs doivent faire comprendre qu'ils furent trop souvent les victimes de pareils marchandages.

A l'action parlementaire et politique qui s'est tant de fois révélée impuissante et aux formules démagogiques du planisme qui ne contentent qu'illusio, opposons les réalisations de l'action directe, de la pression directe des masses ouvrières. L'unité syndicale qui se réalise doit permettre au syndicalisme de retrouver sur ce terrain toute sa puissance et rendre à la classe ouvrière sa confiance en elle-même sa combativité d'autant qui sont le gage des victoires futures.

Les contradictions du régime qui ont abouti à la crise actuelle et qui se traduisent par une misère accrue pour les travailleurs et une augmentation constante du chômage — y compris les menaces de guerre et de fascisme — ont créé une situation révolutionnaire à laquelle nous devons adapter nos méthodes de lutte.

Aux plans compliqués qu'on leur propose et qui restent inopérants et incompris des travailleurs, et par conséquent sans dynamisme, les syndicalistes révolutionnaires doivent opposer un programme d'action correspondant aux nécessités de la situation. Ils devront exiger également une liaison effective et le soutien des revendications des chômeurs, qui restent une proie facile aux convoitises fascistes.

Pour réaliser ces tâches, le syndicalisme se suffit à lui-même et n'a nul besoin de la tutelle des partis politiques ni de l'appui des élus parlementaires ou municipaux.

Au congrès de la C. G. T. reconstituée les syndicalistes véritables ne manqueront pas de rappeler à ceux qu'ils l'auraient oublié.

N. FAUCIER

ABAS TOUS LES "PACTES"

l'Italie, certains préconisent un « rapprochement » avec Hitler ou Mussolini. Et, à mon avis, cette solution ne vaut guère mieux que l'autre. S'opposer à la guerre contre les Allemands, les Italiens ou tout autre peuple est excellent. Fortifier les Gouvernements qui les oppriment, les aider dans leurs entreprises est détestable.

Et il me semble que l'énorme erreur, dans les deux cas, est de croire que ces grands problèmes de la guerre et de la paix puissent être résolus par des moyens gouvernementaux, par l'intervention d'hommes d'Etat plus ou moins bien inspirés.

Compter sur la sagesse, la bonne volonté des mainteneurs de l'ordre établi, pour éviter la guerre, alors que la guerre découlait normalement de l'ordre établi, de la société autoritaire et propriétariste, est absurde. Tout aussi absurde que d'attendre du bon cœur ou de la prudence des capitalistes, exploitants et profitiers de toute espèce une heureuse transformation sociale.

NOTRE BUT

Il nous faut deux mille lecteurs et cinq cent abonnés en plus

Dans notre dernier numéro, nous avons établi le bilan de l'année écoulée. Bilan de succès disons-nous, bilan de victoire. La parution régulière du LIBERTAIRE en est

De tous les coins de France, nos amis anarchistes et sympathisants ont compris, qu'au milieu des grands événements que nous traversons, ils ne pouvaient pas rester spectateurs ; qu'ils se devaient de participer aux luttes sociales avec toute la vigueur dont ils sont capables. Pour se battre, il faut posséder des armes solides, aim de pourvoir répondre efficacement aux adversaires. Et, naturellement, leurs regards se sont tournés du côté de leur vieux LIBERTAIRE. Un LIBERTAIRE bien pauvre et paraissant avec mille difficultés. Ils ont compris qu'ils devaient assurer sa parution régulière. De fait, grâce à leur concours dévoué, notre journal a pu surmonter toutes les mauvaises passes.

Mais maintenant que ce premier résultat est obtenu, l'effort ne doit pas se relâcher. Il serait regrettable qu'après avoir triomphé des heures les plus difficiles, nous connaissons à nouveau ces mauvaises situations.

Mais cela ne sera pas ! Nous sommes convaincus que nos amis ne le permettront pas. Nous n'avons jamais eu tort d'avoir confiance en eux.

Dans notre dernier numéro, nous avons indiqué que pour boucler son budget, il était indispensable que le LIBERTAIRE trouve 2.000 lecteurs et 500 abonnés supplémentaires.

Ce chiffre est relativement minime, il doit être promptement atteint.

Dans son congrès de dimanche dernier, la Fédération parisienne s'est préoccupé de cette question. Chaque groupe s'est engagé à organiser chaque semaine la vente à la criée du journal, à trouver de nouveaux dépositaires, à surveiller la vente dans ces dépôts.

Get exemple doit être suivi dans tous le pays. Partout le LIBERTAIRE doit être vendu dans la rue. Partout de nouveaux dépôts doivent être créés.

Que nos amis nous trouvent de nouveaux abonnés, qu'ils nous envoient l'adresse d'abonnés possibles auxquels nous ferons le service de plusieurs numéros.

Pendant longtemps encore malheureusement les souscriptions seront l'appoint indispensable pour housser les trous de notre budget, c'est pourquoi sur ce point l'effort ne doit pas se relâcher.

Gamarades souscripteurs, tant que le LIBERTAIRE n'aura pas sa vie assurée, sa parution est entre vos mains. Envoyez votre aide.

La campagne électorale va bientôt s'ouvrir. Tous les partis politiques s'efforcent de rassembler des grosses sommes pour la prochaine mascarade.

Sur la demande de la Fédération parisienne la C. A. de l'Union anarchiste a décidé de faire éditer deux affiches et un numéro spécial du LIBERTAIRE. Dans ce but une caisse a été créée.

Nous faisons un appel à tous les groupes et individualités pour envoyer des fonds pour cette caisse. Les souscripteurs groupes ou individualités pourront demander leur remboursement en affiches ou en journaux.

Nous faisons donc appel à tous. Envoyez les fonds à N. Faucier, 29, rue Piat, Paris 20^e. Chèque postal Paris 596-03.

dans leurs entreprises est détestable.

Et il me semble que l'énorme erreur, dans les deux cas, est de croire que ces grands problèmes de la guerre et de la paix puissent être résolus par des moyens gouvernementaux, par l'intervention d'hommes d'Etat plus ou moins bien inspirés.

Compter sur la sagesse, la bonne volonté des mainteneurs de l'ordre établi, pour éviter la guerre, alors que la guerre découlait normalement de l'ordre établi, de la société autoritaire et propriétariste, est absurde. Tout aussi absurde que d'attendre du bon cœur ou de la prudence des capitalistes, exploitants et profitiers de toute espèce une heureuse transformation sociale.

En fait, toutes les prétendues combinaisons « pacifistes » mènent à de nouvelles guerres, comme les prétendus « socialistes » autoritaires mènent à de nouvelles spoliations et de nouveaux esclavagismes.

Les deux problèmes se tiennent. C'est une pure dérisoire que de prétendre éliminer la guerre sans bouleverser en même temps toutes les conditions économiques et sociales actuelles.

Et, d'autre part, aucun mouvement sérieux contre la guerre, c'est-à-dire de refus de l'admettre, de l'aider, d'y participer, sous quelque forme que se manifeste ce refus, ne peut se produire sans ébranler tout l'appareil de l'Etat, détruire les habitudes de discipline imposée et d'obéissance passive, sans ouvrir d'immenses possibilités à des développements sociaux dans le sens libertaire.

C'est cette résistance à la guerre que préconisait, avec les anarchistes, la C. G. T. de naguère. C'est à cette résistance qu'il faut que revienne la C. G. T. rénovée.

Il faut que, sur ce point et sur beaucoup d'autres, elle rompe avec la déplorable politique du Front Populaire. Il faut que, sur ce point et beaucoup d'autres, soient combattues avec toute la ténacité et l'acharnement nécessaires, les tendances déplorables de ses dirigeants actuels.

La classe ouvrière n'a pas à s'asservir à la S. D. N., ni à l'alliance franco-soviétique, ni à l'entente franco-anglaise. La classe ouvrière n'a pas à reconnaître les « pactes » à nouveau ces mauvaises situations.

Mais cela ne sera pas ! Nous sommes convaincus que nos amis ne le permettront pas. Nous n'avons jamais eu tort d'avoir confiance en eux.

Dans notre dernier numéro, nous avons

indiqué que pour boucler son budget, il était

indispensable que le LIBERTAIRE trouve 2.000 lecteurs et 500 abonnés supplémentaires.

Ce chiffre est relativement minime, il doit

être promptement atteint.

Dans son congrès de dimanche dernier, la Fédération parisienne s'est préoccupé de cette question. Chaque groupe s'est engagé à organiser chaque semaine la vente à la criée du journal, à trouver de nouveaux dépositaires, à surveiller la vente dans ces dépôts.

Get exemple doit être suivi dans tous le

pays. Partout le LIBERTAIRE doit être vendu

dans la rue. Partout de nouveaux dépôts

doivent être créés.

Que nos amis nous trouvent de nouveaux

abonnés, qu'ils nous envoient l'adresse

d'abonnés possibles auxquels nous ferons

le service de plusieurs numéros.

Pendant longtemps encore malheureusement les souscriptions seront l'appoint indispen-

sable pour housser les trous de notre

budget, c'est pourquoi sur ce point l'effort

ne doit pas se relâcher.

Gamarades souscripteurs, tant que le LIBERTAIRE n'aura pas sa vie assurée, sa parution

est entre vos mains. Envoyez votre aide.

La campagne électorale va bientôt s'ouvrir.

Tous les partis politiques s'efforcent de

rassembler des grosses sommes pour la pro-

chaine mascarade.

Aujourd'hui ils innoveront leur pratique de

la même politique par le vote de confiance camouflé en abstentions au ministère Sarrat l'Afri-

cain, l'homme du COMMUNISME VOILA L'EN-

NEMI, qui comprend des hommes symboliques

comme Flandin de l'Aéropostale, Régnier des

décrets-lois de misère, Mandel, l'homme de la

caponnière, Boncour, père des gardes mobiles,

Nicole, le représentant du patronat de combat

du Nord.

Hier, ils hurlaient contre la manie cégétiste de

présenter un programme minimum.

Aujourd'hui, ils trouvent le programme de la

C. G. T. trop révolutionnaire et lui opposent le

programme incolore et vasouillard du Rassem-

blement populaire pour lequel des éléments fon-

cièrement conservateurs comme les radicaux,

éprouvent une vive tendresse.

Concluez. — LE DECLIC.

LIRE EN DEUXIÈME PAGE :

LETTRÉS INTEMPESTIVES

par Genold.

BILAN D'UNE SOCIÉTÉ

par Aurèle Patorni.

ABONNEMENTS AU « LIBERTAIRE »

FRANCE	ETRANGER
52 Nos 22 fr.	52 Nos 38 fr.
28 Nos 11 fr.	28 Nos 16 fr.
13 Nos 5 fr. 50	13 Nos 7 fr. 50

Chèque Postal : N. Faucier, Paris 596-03, 29, rue Piat, Paris (20^e).

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien être et de liberté adéquate à chaque époque.

Contre les sanctions

La parole est à nouveau aux diplomates de Genève. D'une façon générale, on pense qu'ils vont s'achever vers une extension des sanctions. Le principe, d'ailleurs, en a été voté depuis longtemps et il n'en reste plus qu'à déterminer les modalités et la date de l'application. Dès que ce vote sera acquis

LETTRES INTEMPESTIVES

La troisième à Benito

par GÉNOLD.

Ainsi Benito le « Popolo d'Italia » ne suffit plus à ta gloire! L'Italie, et même l'Europe, te semblent trop petites et, jaloux des lauriers du vieux Scipion, tu veux être, toi aussi, l'Africain. Mais Haïlé Sélaïci, roi des rois d'Ethiopie, s'avère plus coriace qu'Annibal et Addis - Abeba plus loin, beaucoup plus loin que Carthage.

En vérité, ô fils de la Louve! ta connaissance du monde fut insuffisante. Cette Afrique, objet de ta convoitise, enfermait trop d'inconnu pour ton crâne de condottiere.

D'avoir cogité la doctrine du Fascio ne t'a point donné les connaissances géographiques, historiques, ethnographiques et autres, dont la possession eût peut-être éloigné de ton esprit la tentation d'entrainer ton peuple dans la stupide et sinistre aventure.

Il est inconcevable, pour tout homme lucide, que tu n'aies point pressenti, ô Benito! les formidables difficultés que présente l'assaut de cette forteresse naturelle que forment les hauts plateaux d'Ethiopie.

Lorsque tu as promené dans Rome de triomphales pancartes portant ces mots : « Morts d'Adoua, vous êtes vengés! », ta presse asservie annonçait à ses lecteurs ignares : « Nous fêterons Noël à Addis-Ababa! » Comment as-tu pu le croire?

Le grotesque monument érigé sur la grand' place d'Adoua n'est en somme qu'un marbre d'exportation. Il apparaît aujourd'hui plus fragile que ces « statuines » de plâtre qui colportaient naguère en nos cités les lazzaroni guenilleux.

Des plateaux du Tigré, où le ras Seyoum tâche des croupières à tes « Chemises noires », sais-tu ô Benito qu'il y a plus de 500 kilomètres? Il a fallu à tes troupes plus de quatre mois pour avancer, en ce pays, de 80 kilomètres. A cette vitesse, il leur faudrait plus de deux ans pour être en vue de la Capitale du Néguès... et négligeant, bien entendu, tous les autres facteurs susceptibles de ralentir la marche des envahisseurs, et ces facteurs sont nombreux et puissants.

Le sol d'abord. Que sont les Abruzzes, les Apennins, et même les Alpes, comparés aux cimes farouches de l'Abuna-Joséf ou du Collo, aux défilés du Lasta ou du Sélabé, qu'il faudrait tout de même franchir et où quelques bons mitrailleurs peuvent arrêter une colonne?

Et ce sol ardu, plus sauvage que l'Atlas marocain, son climat le défend mieux encore que ses pentes escarpées. Bientôt les pluies torrentielles auront détrôné le terrain; le moindre ruisseau deviendra torrent infranchissable et d'un ciel secoué d'ouragans et de tornades tomberont des cataclysmes diluviaires, lesquelles noieront les fameuses escadrilles des « disparus » déjà générées dans leurs manœuvres homicide par l'étrousseuse vallée encaissée.

Voilà pour ceux des tiens qui avancent par le Nord dans cette chimérique conquête. Quant à ceux du Sud, s'ils parviennent à franchir les déserts sans eau de l'Ogaden, ils trouveront sur les rives du Ganale Doria, ou du Webbé Chebeli la malaria, la dysenterie, les reptiles et les insectes vénimeux de la Jungle... et pour couronner le tout, cette démoralisation indincible qui guette les hommes blancs perdus dans ce pays diabolique, où ne pourront jamais vivre les fils du Latium, et où tout leur est hostile, les choses et les hommes.

Car il y a les hommes aussi. Pour réduire par la force un peuple comprenant près de deux millions d'adultes en état de porter les armes efficacement, il faut un effort colossal et des ressources que ne pourra jamais fournir la malheureuse Italie.

Les conquérants du passé ont renoncé à cette tâche titanique... et tu veux l'entreprendre ô Benito, héritier dégénéré du Colleone, caricature de César!

Les motifs que tu invoques pour tenter cette folie sont à l'étiage de ton ignorance.

Sur les hauts plateaux seulement pourrait se développer cette colonisation de peuplement dont, affirme-tu, l'Italie, surpeuplée, a besoin. Mais ces hauts-plateaux sont habités par des millions d'abyssins, guerriers-nés, dont la destruction totale seule pourrait assurer ta domination.

En supposant que cela fut possible, crois-tu donc ô Benito! que le Monde va assister indifféremment à cette monstrueuse besogne? As-tu pensé un seul instant que tu pourras impunément déverser sur l'Abysse les millions de tonnes de bombes asphyxiantes nécessaires à faire le feu propice à l'occupation des terrains par tes paysans?

Etas-tu ignorant de tout cela?

T'entêteras-tu dans ton rêve monstrueux?

Certes, tu justifie ton aberration par des truismes que tu prétends avoir inventés et qui ne relèvent que de la manie paradoxe de tes faux philosophes mobilisés pour la construction de la théorie fasciste, ces pseudos nizetchiens de pacotille.

Ton ami Gentile, philosophe officiel du fascisme, te confère tous les droits, t'attribue toutes les vertus, mais crois-tu donc que soit mort cet esprit critique, raison d'être des hommes conscients? Cet esprit est sans pitié pour ta logomachie et chaque jour qui passe apporte une preuve de plus de ta folie misérable.

Ton existence, ô Benito et celle de ton système sont éphémères par définition!

Tu t'étais vanté en public, ô Benito! de planter le 6 Février de l'An XIV du fascisme, l'étendard italien sur le palais du Néguès. Le 6 Février est passé et seule la nouvelle d'un échec sanglant de tes hordes nous parvient... et à plus de 500 km. d'Addis Abeba!

T'arrive-t-il parfois, ô Benito, de remonter dans ton passé?

No sans-tu pas alors à ces jours lointains où représentant, déjà traitre en puissance, d'un parti prolétarien, tu errais à Genève et séduisais par ta verve grandiloquente la Balabanova, cette révolutionnaire russe réfugiée en Suisse et un peu folle.

Certes, elle contribua quelque peu à t'éduquer, à t'apprendre les choses indispensables, y compris le « Capital » de Karl Marx. Pourquoi omis-tu de t'enseigner la géographie, et en particulier celle de cette Afrique Orientale où tu t'égares présentement?

Je sais, par ailleurs, que ton éducation fut complétée par certaine mission française, à laquelle appartenait, si ma mémoire est fidèle, Marcel Cachin, et qui t'apporta la prétendue indispensable à la propagande interventionniste dans ton malheureux pays. Quelle éducation...

Mais tout cela ne t'a rien appris, nous le constatons aujourd'hui... et voici la roche Tropézienne!

Car tout nous fait croire que ton déclin approche, ô Duke! N'entends-tu pas la ruine montante de ton peuple las de ta tyrannie stupide et malfaite?

Et puisque, lorsqu'il s'agit de l'Italie, tout doit se terminer musicalement, puisque tu as oublié les accents de cette Internationale que tu chantais jadis, puisqu'il faut fatallement à ces lignes un refrain qui conclut, n'entends-tu pas monter des sillons du Latium ces chants qui depuis plus d'un siècle font peur aux tyrans.

Ils sont deux ces chants que je veux pour conclure évoquer en ta mémoire. L'un d'eux, hélas! n'est plus chanté que par d'infirmes trublions incompréhensifs... mais les hommes passent et le Verbe demeure.

Un jour prochain peut-être, notre Marianne et notre Chant du Départ auront des échos par là-bas les Alpes et les sillons de Lombardie et de Toscane s'aroseront alors de ce fameux « sang impur » cepe-

nant que montera l'hymne funèbre : « Tyrans descendez au cercueil! »

“La guerre totale”

Sans doute, pour tromper l'oisiveté on la tient cette paix précaire dans laquelle nous vivons mal, le général Ludendorff a écrit et publié un livre fort instructif sur la prochaine guerre, sous ce titre prometteur : La guerre totale.

Ce livre n'est pas intéressant, seulement au point de vue de ce qui nous attend avec la prochaine, mais encore au sujet de la psychologie du militaire. Il est une confirmation nouvelle de ce fait, qu'un guerrier ne peut rarement avoir d'humain autre chose que la guerre totale.

Suivons un instant, dans son œuvre, le général qui s'illustre, comme tant d'autres, au cours de la dernière avec des millions de cadavres.

Voulons-nous une définition de la guerre totale? La voici! « La guerre est l'effort suprême d'un peuple pour la conservation de son existence. C'est pourquoi, dès le temps de paix, l'objectif de la politique « totale » doit être la préparation du peuple en vue de cette lutte à la vie, à la mort. »

Aussi, si nous en croyons cette culotte de peu qui, suivant la coutume, mourra très vieille, dans son lit l'effort suprême des peuples doit être de préparer la guerre, de se livrer au charnier. Voilà un bel idéal pour des peuples civilisés!

La viede baderne ne semble nourrir qu'une crainte, celle de voir limiter les moyens de destruction. Ecoutez-le divaguer:

« Les tentatives en vue de supprimer la guerre sous-marine totale, c'est-à-dire une guerre dans laquelle les navires neutres sont impitoyablement coulés par les sous-marins belliqueux lorsqu'ils sont aperçus dans la zone de guerre, ces tentatives dis-je, restent un vœu pieux, de même que l'interdiction du bombardement aérien des populations civiles des pays en guerre. La nécessité des opérations au cours de la guerre totale et l'effort du peuple pour la défense de son existence sont autrement importants que les vœux gratuits et théoriques formés pour la suppression de la guerre sous-marine et de la guerre aérienne illimitées ! »

Longuement encore, le général argumente. Il décale, explique et tire des conclusions des fautes stratégiques commises lors de la dernière guerre et s'étend complaisamment sur la manière dont il entend que soit menée la prochaine. Car, il semble bien qu'il tienne pour certaine, imminente même une guerre. Peut-être même n'a-t-il qu'une peur, celle de ne pas vivre assez pour voir ces beaux jours où chaque minute sera la dernière pour des centaines d'êtres humains.

Laissons ce peur caresser son « noble idéal ».

Je n'ai voulu, par ces brefs extraits, que porter, une fois de plus, la preuve venant de haut, que le militarisme est bien la plus vile et la plus dangereuse des tares de nos sociétés modernes, car hélas, l'Allemagne de Ludendorff et de Hitler n'a pas le monopole de cette infection. Regardons autour de nous, la course aux armements bat son plein, les budgets de guerre s'envolent démesurément. Le cas le plus typique est sans doute celui du budget de guerre de l'U.R.S.S. qui passe de un milliard six cents millions en 1934 à quarze millions et demi en 1936.

Le vent est à la guerre. Pacifistes, si nous ne prônons garde, si nous ne réagissons pas rapidement avec toute la violence nécessaire, nous ne tarderons pas à pourrir dans les charniers que nous préparent nos gourvants.

J.-Paul Monteil.

Notes et Glanes

◆ Glane dans une conférence Pouderous (général en retraite):

« Je demande aux anciens combattants de ne plus se vanter de leurs exploits. Celui qui s'en vante se diminue. »

« Il faut inspirer aux enfants, non la peur, mais le dégoût de la guerre. »

◆ Huma du 31-1-36 page 5. Une photo quelconque. Quelques obus déboulé, par terre; des ouvriers qui posent devant l'objectif. Une légende: « Pendant que s'appliquent des décrets-lois de misère, on fabrique des obus pour la guerre ». Ce n'est que trop vrai. Mais, au parti communiste, réagisse-t-on la cotisation des ouvriers qui fabriquent ces obus?

◆ Je vous en prie, chers copains, ne me traitez pas de rabâcheur! Ouvrez les yeux, je vous en conjure. ELLE vient, je LA sens. Avez-vous lu ceci, dans l'Œuvre du 1-2-36, sous la signature de G. Tabaris? « Et hier, à Londres, interrogé par M. Litvinov, il (Eden) répondit encore de façon déloyale devant la presse des Balby, Heroy, et autres Gallus. Peut-être un officier de complément, à qui les décrets-lois Laval avaient consacré le droit d'avoir une arme. Il se leva, prit un revolver et, froidement, tira sur la pauvre « piaf » qui, par malchance, fut touché, et rendit l'âme sur-le-champ. »

Voilà; c'est tout!

— Mais, êtes-moi, ce n'est pas une faute, la vôtre, puisqu'il n'y a pas de moralité.

— Ah! pardon! J'oubliais. Moralité:

Quand on a mangé de la m... , on ne doit pas le chanter sur les toits!

AUX HASARDS DU CHEMIN

De mon wagon

FABLE IMPROMPTUE

Le fils Du Moulin est mon voisin de wagon ce matin. Je l'ai connu jouant aux billes. C'est maintenant un grand jeune homme, et un futur docteur en médecine. Il vient de passer brillamment sa thèse avec le sujet : « De la défection involontaire chez les écoliers pendant le cours de morale... »

« Voulez-vous que je vous dise ce que j'ai écrit? »

— Merci, je ne bois jamais entre mes repas...

— Je vous causais de Chopine, qui a quitté les Croix de fer au bout de six ans et qui, aujourd'hui, casse le morceau sur cette association.

— J'en ai lu quelques extraits dans le Popo, mais ça ne m'a pas emballé, pour plusieurs raisons. Si Diorot, demanda, publie ses mémoires, allez-vous en recommander la lecture?

— Ce n'est pas du tout pareil!

— Évidemment, la boutique est différente, mais le procédé commercial serait le même.

— Au fond, je n'aime pas les transfuges, et même quand ils proviennent de chez mes ennemis.

— En tout cas, je préférerais un peu plus d'effacement... Et, à ce propos, si vous le permettez, je vous raconterai une petite histoire :

— Il y avait une fois — ceci se passait au temps bénis où les chevaux n'étaient pas tous des chevaux-vapeur. Il y avait une fois, dis-je, sur une route, un beau petit tas de cratère doré, bien frais, bien jumant et dégagant un de ces bouquets...

— Vous me mettez l'eau à la bouche!

— ...Arriva un joli petit moineau. Juste le temps pour lui de se réjouir de l'au-baune, et aussitôt il commença de se mettre plein la lampo. Mais ce n'est pas grand une lampo de moineau, et le notre fut bien vite rassasié. Alors, au lieu d'aller digérer paisiblement dans un creux de mur ou derrière une chevêche, il s'installa sur le rebord de la gouttière devant la première lucarne venue et, sans réticence, se mit à chanter sa joie: « Cui-cui ! Cui-cui-cui ! Cui-cui ! Cui ! »

— Mais, à force d'égrenner ses perles, il finit par réveiller le locataire de céans, qui couvait la fenêtre ouverte. C'était un râleur, un grincheux...

— Dans votre genre?

— Pas précisément, parce que, moi, j'adore être réveillé par les oiseaux du bon Dieu.

— Chose qui — par parenthèse — n'arrivera plus aux survivants de la prochaine dernière, puisque aussi bien on ne pourra mettre à ces pauvres bestioles des masques antiguas.

— Mais je reprends, puisque vous m'interrompez toujours. Je crois plutôt que le type était un de ces matamores qui font leurs délices de la prose des Balby, Heroy, et autres Gallus. Peut-être un officier de complément, à qui les décrets-lois Laval avaient consacré le droit d'avoir une arme. Il se leva, prit un revolver et, froidement, tira sur la pauvre « piaf » qui, par malchance, fut touché, et rendit l'âme sur-le-champ.

— Voilà; c'est tout!

— Mais, êtes-moi, ce n'est pas une faute, la vôtre, puisqu'il n'y a pas de moralité.

— Ah! pardon! J'oubliais. Moralité:

Quand on a mangé de la m... , on ne doit pas le chanter sur les toits!

Le Banlieusard.



PLUS ÇA CHANGE...

Le citoyen Leroux, conseiller municipal du XV^e arrondissement (Saint-Lambert) vient, paraît-il, d'adresser une lettre de démission à la 15^e Section sociale.

Motif: A son mandat municipal, il voulait adjoindre un mandat législatif.

La 15^e Section, ayant émis la prétention de désigner un candidat de son choix aux prochaines élections législatives, et ce choix s'étant porté sur Boville, le topaze indigé a illico rédigé sa lettre de démission. Car de son propre aveu, les 40.000 balles de l'Hôtel de Ville ne lui suffisent plus pour assurer « la maternité ». Les braves bougres n'en sont pas encore convaincus.

Démissionnaire-t-il du parti pour faciliter ses maquignonnages électoraux? Des militants courageux exigeront-ils son exclusion? Ou bien, plus conformément aux traditions des hautes sphères S. F. I. O., trouvera-t-il les complaisances nécessaires pour concilier les ambitions personnelles et la doctrine? Les jours prochains nous fixeront.

Les bons bougres n'ont pas fini de payer de leur santé et de leur bourse, la fortune politique de tous ces carriéristes échontés qui ébranlent le mouvement ouvrier.

MENDICITE COMMUNISTE

Décidément, la méthode se généralise, les maires rouges de Colombes et

DU TRAVAIL ! LE COIN DES JEUNES

Il est de par le monde des milliers et des milliers de chômeurs, qui, faute de fournir un effort à la société, se voient privés de tout droit à la consommation. Or, si l'homme peut vivre sans travailler, il lui est impossible de subsister sans se nourrir. Aussi ces chômeurs sont-ils des étés misérables et quelques peu révoltés contre ce lamentable état de choses qui les contraint à manquer de tout alors que, par un singulier paradoxe, la terre regorge de produits et de richesses.

Mais si nous interrogeons ces malheureux sur leurs revendications, si nous étudions les programmes des partis soi-disant révolutionnaires qui prétendent les défendre, que demandent-ils ? Du travail ! du travail !

Et bien ! n'hésitons pas à le dire, cela prouve tout simplement que, pas plus les socialistes que les fascistes, pas plus Vauillant-Couturier que M. Lucien Romier, tous ceux qui inscrivent dans leur plan de réforme : « Donner du travail aux chômeurs », n'ont absolument rien compris à ce qu'on appelle la crise. De nos jours, toute réclamation des « sans-travail » est valable et doit recevoir satisfaction ; ils peuvent demander du pain, des maisons, des plaisirs, des automobiles, tout ceci est leur droit, parce que la richesse du monde appartient à la collectivité et que le monde a trop de ble, trop d'habitations, trop d'objets de luxe, trop de voitures, avec à sa disposition des machines toutes prêtes à renouveler les stocks dès qu'ils s'épuisent. Mais exiger du travail pour tout le monde dans le cadre de la société actuelle constitue un anachronisme, une utopie ; du travail, il faut en prendre son parti : il n'y en a plus, et le peu qui reste va chaque jour diminuer. Que nous le voulions ou non, nous sommes condamnés au chômage. Selon le mot très juste d'un économiste, nous sommes des « expropriés du travail », parce que les machines travaillent pour nous.

Il importe donc actuellement de dénoncer cette religion du travail, il est indispensable si nous voulons construire un monde nouveau que chacun se débarrasse de ce vieux concept qui fut vrai aux époques de disette et de rareté et qui, de nos jours, est périmé. Il est indispensable de comprendre que le capitalisme crève parce qu'il est devenu faux de A à Z, à cause du passage de l'humanité dans le règne de l'abondance. Que les hommes sont en train de mourir devant des montagnes de produits parce qu'ils ne peuvent se défaire de l'idée d'une valeur basée sur le travail humain. Que la Société actuelle, détenteur de richesses formidables, laisse périr l'individu, parce qu'elle continue à exiger de lui un travail qu'elle ne peut plus lui fournir, puisque la machine le fait pour lui.

Et d'ailleurs, qui donc a dit que le travail était sacré-saint, sinon ceux qui vivaient de celui des autres ? Qui donc a introduit dans les moralités cette admiration de l'effort productif, sinon ceux qui n'en faisaient aucun ? Du reste, il se prennent eux-mêmes à leur propre piège et ils se contredisent singulièrement, puisqu'ils nous affirment d'autre part que Dieu a condamné l'homme à travailler de ses mains, par punition. C'est donc que cela n'est pas si agréable ! C'est pour s'affranchir de cette servitude que l'homme a développé son cerveau, employé l'outil, domestiqué l'animal, dompté la nature ! Le progrès, le machinisme, c'est le produit de plusieurs siècles de lutte pour le moindre effort. Et aujourd'hui, qu'il est à même de profiter de sa délivrance, aujourd'hui que le bipède humain a réussi à mettre toute la nature en esclavage à son bénéfice, il semble que, par un curieux paradoxe, il ne puisse pas s'adapter à sa victoire ! Il continue à sanctifier le travail après l'avoir banni de la planète ; il respecte toujours les vieux concepts devenus caducs, valeur, monnaie, profit. Il ne peut plus se débarrasser de l'emprise des autres âges. Et il est capable de crever là l'anéantissement, par respect pour des idéologies périmées !

Il faut le dire et le comprendre une fois pour toutes, le règne du travail est désormais terminé et la propriété individuelle est un anachronisme. Elle valait dans les époques de disette, de rareté. Or, nous sommes

(Suite de la 1^{re} page)

Contre les sanctions

(Suite de la 1^{re} page)

Est-ce là ce que souhaite le Front Populaire ? Nous avons déjà posé la question l'autre semaine. Il convient de la formuler aujourd'hui sous ce nouveau biais. Qu'on les considère comme on voudra, il faut arriver à cette conclusion que les sanctions sont une arme dangereuse pour celui qui la manie, qu'elles ne sont pas, en tout cas, l'arme du prolétariat puisqu'elles aboutissent à creuser plus profondément le fossé qui sépare les peuples. Il convient de ne pas l'oublier au moment où certaine partie de l'opinion met en elles tout son espoir. Il convient de proposer d'autres solutions inspirées de l'intérêt unanime de la classe ouvrière. Ces solutions propres, ces solutions de classe, elles tiennent dans la lutte contre notre propre impérialisme, contre la guerre qu'il prépare pour demain et dont l'expédition abyssine n'est que la préface. Ces solutions évidentes qui laissent intactes nos forces, qui ne compromettent pas notre défense, il nous faut partout les opposer aux élucubrations des pseudopacifistes qui ne voient d'autre politique que celle que réclament leurs ennemis.

LASHORTES.

GROUPE DE MONTREUIL.
Jeudi 13 février, à 21 heures, grande conférence sur le Front Populaire. Présence indispensable de tous les copains.

NOTRE TOURNÉE DE PROPAGANDE

Le Front populaire peut-il nous sauver ?

Nos camarades des localités à visiter sont invités à faire toute la propagande nécessaire pour assurer le succès de nos réunions et y faire con-

naitre notre idéal en y diffusant journaux et brochures.

ALBERT et ESTEVE.

ITINÉRAIRE SUIVI

Saumur, le 11 février.
Angers, le 12 février.
Périgueux, le 14 février.
Bordeaux, le 15 février.
Bayonne, le 17 février.
Tarbes, le 18 février.
Agen, le 19 février.

Lézignan, le 20 février.
Perpignan, le 21 février.
Coursan, le 22 février.
Fleury, le 24 février.
Narbonne, le 26 février.
Béziers, le 27 février.
Montpellier, le 28 février.

Lunel, le 29 février.
Toulon, le 2 mars.
La Ciotat, le 3 mars.
Marseille, le 4 mars.
Grenoble, le 5 mars.
Lyon, le 6 mars.
Oullins, le 7 mars.

(Suite et Fin)

C'est certainement la même préoccupation qui a incité les deux frères ennemis à se réunir. Les résultats de l'expérience Austro-Allemagne sont visibles pour tout le monde — c'est le désastre ! Il ne faut être grand clerc, pour constater que l'économie mixte et la démocratie parlementaire ont disparu pour faire place à la barbarie du national-socialisme, — la première avant même d'être née et la seconde dans un « état de maturité » prémature.

Aucun sophisme ne pourra ressusciter la social-démocratie — elle est morte !

En Russie nous en sommes au Stade des Maréchaux et du mot d'ordre « le plus fort a toujours raison » (mouvement des Stalnovts).

Ce singulier « socialisme » promet des résultats, qui, pour les gens avertis, ne font aucun doute.

Capitalisme d'Etat à brève échéance !

Telle est la situation à la lumière des faits.

Le mouvement ouvrier, sous l'influence de ces catastrophes, recule partout, avant de se réorganiser et reprendre l'offensive.

C'est aussi un fait indiscutable !

C'est pour remédier à cette situation que le parti S. F. I. O. et le parti communiste ont fait le pacte d'Unité d'Action et cherchent les bases de l'Unité organique.

**

On pouvait supposer que les marxistes, qui se piquent d'être les représentants du « socialisme scientifique », sauraient tenir compte des faits sociaux et adapter leur ligne de conduite selon les enseignements tirés de l'expérience.

Or, cette expérience, comme nous l'avons vu plus haut, est plus qu'instructive.

Elle a tranché la question qui sépare il y a 60 ans les militants de la première Internationale.

Or, cette expérience, comme nous l'avons vu plus haut, est plus qu'instructive.

Elle a tranché la question qui sépare il y a 60 ans les militants de la première Internationale.

Elle prouve : 1^o Que l'économie mixte dont Marx traça les contours dans le Manifeste de 1848 est irréalisable ; c'est sur ce

point une utopie que les bons démocrates de 1848 ont légué à la classe ouvrière ;

2^o Que l'Etat bourgeois ou prolétarien, en tant qu'institution, est incompatible avec une économie sociale.

Jean Zyromski, cependant arrive à des conclusions diamétralement opposées.

Quelles sont les prémisses sur lesquelles il base ses conclusions ? — Il ne nous les révèle pas. Il s'imagine étudier la question en répétant quelques vieilles formules.

Ecoutez-le : « Il s'agit de transformer la propriété capitaliste actuelle en une propriété collective et sociale qui restitue à la classe ouvrière, à la collectivité des travailleurs, la totalité de la plus-value (Applaudissements). »

Nous applaudissons aussi. C'est l'A. B. C. du socialisme qu'il n'est jamais superflu de répéter. Mais puisque nous assistons à une expérience qui continue encore (U. R. S. S.), nous posons à Zyromski une question : « Y a-t-il en Russie, seulement un commencement d'application de ce principe ? Et si, oui, comment justifier la différence de saillances ? »

Si l'on veut justifier la différence de salaire par la différence de capacités, de fonctions, etc., je demande : « que reprochez-vous à la bourgeoisie et à son régime ? Le bourgeois est un chef d'Industrie, et il réside à la collectivité une partie de la plus-value qu'il s'approprie, soit sous forme de consommation, soit sous forme d'investissements dans le cycle de la production. Peut-être, n'êtes-vous que contre les bourgeois non producteurs ? — Alors, il faut le dire. La propriété collective des moyens de production « implique de chacun selon ses capacités et à chacun selon ses besoins ». Tout au moins la formule de jouissance n'est qu'une exploitation déguisée.

Pour accomplir la transformation sociale Zyromski s'arrête sur le moyen :

« Nous sommes d'accord également sur le moyen.

Le moyen, pour nous, c'est la conquête du pouvoir, et je ne dis pas le partage du pouvoir, je ne dis pas l'occupation du pouvoir, car nous n'aurons de socialisation totale de la propriété que lorsque le prolétariat aura conquis le pouvoir, tout le pouvoir. (Applaudissements.)

Ainsi, nous voulons éviter l'erreur, anarchiste, comme l'erreur réformiste, dans ce domaine.

Nous voulons écarter définitivement cette erreur qui laisse croire que la part la plus importante de la transformation de la propriété, la part la plus essentielle de la transformation sociale peut se faire s'accomplir avant la prise du pouvoir politique, par le prolétariat, cette erreur qui laisse croire que l'instauration de la société socialiste peut se faire par une sorte de maturation même du régime capitaliste, maturation lente qui conduit à cette idée que le développement normal, progressif de la démocratie boursière.

C'est pour nous, c'est la conquête du pouvoir, et je ne dis pas le partage du pouvoir, je ne dis pas l'occupation du pouvoir, car nous n'aurons de socialisation totale de la propriété que lorsque le prolétariat aura conquis le pouvoir, tout le pouvoir. (Applaudissements.)

Ainsi, nous voulons éviter l'erreur, anarchiste, comme l'erreur réformiste, dans ce domaine.

Nous voulons écarter définitivement cette erreur qui laisse croire que la part la plus importante de la transformation de la propriété, la part la plus essentielle de la transformation sociale peut se faire s'accomplir avant la prise du pouvoir politique, par le prolétariat, cette erreur qui laisse croire que l'instauration de la société socialiste peut se faire par une sorte de maturation même du régime capitaliste, maturation lente qui conduit à cette idée que le développement normal, progressif de la démocratie boursière.

C'est pour nous, c'est la conquête du pouvoir, et je ne dis pas le partage du pouvoir, je ne dis pas l'occupation du pouvoir, car nous n'aurons de socialisation totale de la propriété que lorsque le prolétariat aura conquis le pouvoir, tout le pouvoir. (Applaudissements.)

Ainsi, nous voulons éviter l'erreur, anarchiste, comme l'erreur réformiste, dans ce domaine.

Nous voulons écarter définitivement cette erreur qui laisse croire que la part la plus importante de la transformation de la propriété, la part la plus essentielle de la transformation sociale peut se faire s'accomplir avant la prise du pouvoir politique, par le prolétariat, cette erreur qui laisse croire que l'instauration de la société socialiste peut se faire par une sorte de maturation même du régime capitaliste, maturation lente qui conduit à cette idée que le développement normal, progressif de la démocratie boursière.

C'est pour nous, c'est la conquête du pouvoir, et je ne dis pas le partage du pouvoir, je ne dis pas l'occupation du pouvoir, car nous n'aurons de socialisation totale de la propriété que lorsque le prolétariat aura conquis le pouvoir, tout le pouvoir. (Applaudissements.)

Ainsi, nous voulons éviter l'erreur, anarchiste, comme l'erreur réformiste, dans ce domaine.

Nous voulons écarter définitivement cette erreur qui laisse croire que la part la plus importante de la transformation de la propriété, la part la plus essentielle de la transformation sociale peut se faire s'accomplir avant la prise du pouvoir politique, par le prolétariat, cette erreur qui laisse croire que l'instauration de la société socialiste peut se faire par une sorte de maturation même du régime capitaliste, maturation lente qui conduit à cette idée que le développement normal, progressif de la démocratie boursière.

C'est pour nous, c'est la conquête du pouvoir, et je ne dis pas le partage du pouvoir, je ne dis pas l'occupation du pouvoir, car nous n'aurons de socialisation totale de la propriété que lorsque le prolétariat aura conquis le pouvoir, tout le pouvoir. (Applaudissements.)

Ainsi, nous voulons éviter l'erreur, anarchiste, comme l'erreur réformiste, dans ce domaine.

Nous voulons écarter définitivement cette erreur qui laisse croire que la part la plus importante de la transformation de la propriété, la part la plus essentielle de la transformation sociale peut se faire s'accomplir avant la prise du pouvoir politique, par le prolétariat, cette erreur qui laisse croire que l'instauration de la société socialiste peut se faire par une sorte de maturation même du régime capitaliste, maturation lente qui conduit à cette idée que le développement normal, progressif de la démocratie boursière.

C'est pour nous, c'est la conquête du pouvoir, et je ne dis pas le partage du pouvoir, je ne dis pas l'occupation du pouvoir, car nous n'aurons de socialisation totale de la propriété que lorsque le prolétariat aura conquis le pouvoir, tout le pouvoir. (Applaudissements.)

Ainsi, nous voulons éviter l'erreur, anarchiste, comme l'erreur réformiste, dans ce domaine.

Nous voulons écarter définitivement cette erreur qui laisse croire que la part la plus importante de la transformation de la propriété, la part la plus essentielle de la transformation sociale peut se faire s'accomplir avant la prise du pouvoir politique, par le prolétariat, cette erreur qui laisse croire que l'instauration de la société socialiste peut se faire par une sorte de maturation même du régime capitaliste, maturation lente qui conduit à cette idée que le développement normal, progressif de la démocratie boursière.

C'est pour nous, c'est la conquête du pouvoir, et je ne dis pas le partage du pouvoir, je ne dis pas l'occupation du pouvoir, car nous n'aurons de socialisation totale de la propriété que lorsque le prolétariat aura conquis le pouvoir, tout le pouvoir. (Applaudissements.)

Ainsi, nous voulons éviter l'erreur, anarchiste, comme l'erreur réformiste, dans ce domaine.

Nous voulons écarter définitivement cette erreur qui laisse croire que la part la plus importante de la transformation de la propriété, la part la plus essentielle de la transformation sociale peut se faire s'accomplir avant la prise du pouvoir politique, par le prolétariat, cette erreur qui laisse croire que l'instauration de la société socialiste peut se faire par une sorte de maturation même du régime capitaliste, maturation lente qui conduit à cette idée que le développement normal, progressif de la démocratie boursière.

C'est pour nous, c'est la conquête du pouvoir, et je ne dis pas le partage du pouvoir, je ne dis pas l'occupation du pouvoir, car nous n'aurons de socialisation totale de la propriété que lorsque le prolétariat aura conquis le pouvoir, tout le pouvoir. (Applaudissements.)

Ainsi, nous voulons éviter l'erreur, anarchiste, comme l'erreur réformiste, dans ce domaine.

Nous voulons écarter définitivement cette erreur qui laisse croire que la part la plus importante de la transformation de la propriété, la part la plus essentielle de la transformation sociale peut se faire s'accomplir avant la prise du pouvoir politique, par le prolétariat, cette erreur qui laisse croire que l'instauration de la société socialiste peut se faire par une sorte de maturation même du régime capitaliste, maturation lente qui conduit à cette idée que le développement normal, progressif de la démocratie boursière.

C'est pour nous, c'est la conquête du pouvoir, et je ne dis pas le partage du pouvoir, je ne dis pas l'occupation du pouvoir, car nous n'aurons de socialisation totale de la propriété que lorsque le prolétariat aura conquis le pouvoir, tout le pouvoir. (Applaudissements.)

Ainsi, nous voulons éviter l'erreur, anarchiste, comme l'erreur réformiste, dans ce domaine.

Nous voulons écarter définitivement cette erreur qui laisse croire que la part la plus importante de la transformation de la propriété, la part la plus essentielle de la transformation sociale peut se faire s'accomplir avant la prise du pouvoir politique, par le prolétariat, cette erreur qui laisse croire que l'instauration de la société socialiste peut se faire par une sorte de maturation même du régime capitaliste, maturation lente qui conduit à cette idée que le développement normal, progressif de la démocratie boursière.

C'est pour nous, c'est la conquête du pouvoir, et je ne dis pas le partage du pouvoir, je ne dis pas l'occupation du pouvoir, car nous n'aurons de socialisation totale de la propriété que lorsque le prolétariat aura conquis le pouvoir, tout le pouvoir. (Applaudissements.)

Ainsi, nous voulons éviter l'erreur, anarchiste, comme l'erreur réformiste, dans ce domaine.

Nous voulons écarter définitivement cette erreur qui laisse croire que la part la plus importante de la transformation de la propriété, la part la plus essentielle de la transformation sociale peut se faire s'accomplir avant la prise du pouvoir politique, par le prolétariat, cette erreur qui laisse croire que l'instauration de la société socialiste peut se faire par une sorte de maturation même du régime capitaliste, maturation lente qui conduit à cette idée que le développement normal, progressif de la démocratie boursière.

C'est pour nous, c'est la conquête du pouvoir, et je ne dis pas le partage du pouvoir, je ne dis pas l'occupation du pouvoir, car nous n'aurons de socialisation totale de la propriété que lorsque le prolétariat aura conquis le pouvoir, tout le pouvoir. (Applaudissements.)

Ainsi, nous voulons éviter l'erreur, anarchiste, comme l'erreur réformiste, dans ce domaine.

Nous voulons écarter définitivement cette erreur qui laisse croire que la part la plus importante de la transformation de la propriété, la part la plus essentielle de la transformation sociale peut se faire s'accomplir avant la prise du pouvoir politique, par le prolétariat,

